

Le Rhin allemand

« Roule, libre et paisible, entre deux fortes races,
Dont ton flot frémissant trempa l'âme et l'acier ;
Et que leur vieux courroux, dans le lit que tu traces
Fonde au soleil du siècle, avec l'eau du glacier. »

Ces vers assez peu connus, de Lamartine, sur le fleuve qui nous sépare de la Germanie, vont-ils recevoir un commencement de confirmation, moins d'un siècle après la mort du poète ?

Et les deux peuples ennemis vont-ils se réconcilier et mêler fraternellement leurs armées ?

Ce fut le rêve de Henri IV. Mais la France, meurtrie par les excès de la Ligue et des luttes religieuses, n'était pas en état d'imposer ses directives ; les temps de Charlemagne étaient révolus.

Ce fut aussi le rêve de Napoléon ; mais à Leipzig les Germains de l'armée napoléonienne tirèrent sur les soldats français, et depuis, nous sommes payés pour nous méfier.

De tels précédents donnent beaucoup à réfléchir, et cela trouble l'esprit à bien des gens.

Certes, l'Allemagne est un grand pays, et les qualités de ses habitants sont indéniables.

Bien gouvernée, sans les deux dernières guerres, elle serait devenue plus vite et mieux que la Russie, prépondérante en Europe. Mais elle a couru l'aventure, et on ignore encore si elle est bien guérie.

Ce Rhin allemand, elle l'a tenu, mais n'a pu le conserver. Cependant l'a-t-elle assez chanté ? l'a-t-elle assez beuglé, ce Wacht am Rhein, de Becker ? Les allemands agacèrent tellement les oreilles de nos ancêtres qu'un jour, Alfred de Musset composa en réponse, le cinglant Rhin allemand pour rappeler les Germains à la réalité.

Je raconterai, une autre fois, comment aux grandes manœuvres de 1895, nous chantions au cours de notre étape en Franche-Comté et en Lorraine, le fameux Rhin allemand, et comment, un jour, ce chant fut interdit, et par la suite, rayé du recueil des chansons de route du régiment.

Je me souviens de l'affaire Schnæbelé, qui eut, dans nos Vosges, un profond retentissement, et tint la France entière haletante.

Elle tourna à la confusion de l'Allemagne, quand il devint évident qu'il s'agissait d'un guet-apens tendu par ses fonctionnaires, et que le fameux poignard trouvé sur Schnæbelé était un modeste canif de poche.

Depuis 1875, d'ailleurs, la Russie avait fait connaître qu'elle ne tolérerait pas un nouvel écrasement de la France. Et la reine Victoria d'Angleterre constituait sur l'échiquier européen, un élément modérateur.

L'affaire étant mal engagée, le Reisch recula, en attendant une meilleure occasion.

Il fallut, plus tard inventer les bombardements de Nuremberg par de soi-disant avions français, pour légitimer la déclaration de guerre.

Toute l'Europe tremblait devant Guillaume et suppliait les Français de céder toujours et partout, tandis que l'Allemagne multipliait les provocations.

Alors, les Français se rappelèrent le temps où l'Allemagne à l'éna, était à plat-ventre devant ses vainqueurs ; et la poésie d'Alfred de Musset, le Rhin allemand, constituait une sorte de revanche. C'était une cinglante réplique au Wacht am Rhein de Becker ; elle invitait les Allemands à un peu moins de fanfaronnade et spirituellement les fustigeait.

Le 31 août 1895, 2 jours avant le départ aux manœuvres, j'étais nommé sergent et affecté à la 12^e Compagnie, au fort de Montfaucon. Une petite valise à la main, je fis allègrement à pied les 22 Km qui séparaient la citadelle de Besançon de ce fort moderne.

Arrivé au pont-levis, le chef de poste me fit accompagner par un planton et j'arrivai dans une grande cour, ouverte vers le sud-ouest sur un escarpement rocheux, dominant un antique château ruiné.

La Compagnie, en tenue de campagne, défilait devant le capitaine qui droit, sur son cheval, scrutait les hommes un à un.

Quand l'unité s'arrêta, je me présentai à mon nouveau chef. Me dévisageant d'un air peu amène, il me dit, d'un ton bourru, et avec un accent alsacien très accentué : « Allez attendre au bureau ».

Quand j'arrivais devant la casemate du bureau, inoccupé, le capitaine remit la compagnie en marche et commanda : « Le Rhin allemand ! »

Le chant commença, les couplets se succédant et, à la fin de chacun, une clameur s'élevait poussée par toute la compagnie, et deux fois répétée : « Nous l'avons eu, votre Rhin allemand ! »

Qu il coule en paix, votre Rhin allemand ;
Que vos cathédrales gothiques
s'y reflètent modestement !
Mais craigniez que vos chants bachiques
Ne réveillent nos morts de leur repos sanglants.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand
Il a tenu dans notre verre ;
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqués dans votre sang !

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand
Son flanc porte une plaie ouverte,

Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte ;
Où le père a passé passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand
Si vous oubliez votre histoire,
Vos aïeules, certainement
Avaient bien meilleure mémoire ;
Elles nous ont versé votre petit vin blanc !

Le soir, à la cantine du fort, je payai mon écot, et mes nouveaux collègues commandèrent trois bouteilles de vin, pour me souhaiter la bienvenue, puis nous gagnâmes notre casemate aux lits superposés. Nous étions là six sergents et le fourrier.

Quelque peu émoustillés par le vin, ils ouvraient leur carnet de chansons de route, et reprirent le Rhin allemand. Connaissant la poésie de Musset, je constatai que les chanteurs omettaient un couplet qui, d'ailleurs, ne finirait pas sur les carnets. Le mot empereur avait porté ombrage : tant pis, je l'entonnai, et tous l'inscrivirent sur leur carnet :

S'il est à vous, votre Rhin allemand;
Que faisiez vos vertus guerrières,
Quand notre empereur tout puissant
de son ombre couvrait vos plaines ?
Où donc est-il tombé, le dernier ossement ?

Mais ce dernier ossement les intriguait. Je dus leur expliquer que c'était une réplique au poète allemand, qui affirmait que si jamais le Rhin cessait d'être allemand, c'est que le dernier ossement du dernier guerrier teuton serait tombé sur la rive.

Après les-manœuvres de brigade et division dans le Doubs et la Haut-Saône, nous entrâmes dans l'Ouest du département des Vosges, pour les grandes manœuvres de l'Est.

Un écrivain militaire avait d'abord publié un premier ouvrage : « la guerre de forteresse », où il démontrait que la cuirasse de nos forts ne pourrait résister aux bombardements de l'artillerie moderne.

Cela fit du bruit en haut lieu ; c'était une pierre lancée dans la mare aux grenouilles. On renforce les défenses, mais d'une façon insuffisante, les crédits étant trop faibles. On en eut la preuve, en 1914, quand tomba le fort de Masonviller assez mal défendu d'ailleurs.

Ensuite il écrivit « la guerre en rase campagne » qui se terminait par la bataille victorieuse de Neufchâteau et la retraite de l'armée allemande.

Cet officier qui signait capitaine Danrit, fut le glorieux colonel Driant qui tomba au milieu de ses chasseurs au Bois des Caures.

Les grandes manœuvres de l'Est devaient se dérouler sur ce dernier thème.

La manœuvre eut lieu dans le haut bassin de la Meuse, là où 300 ans auparavant les ancêtres lorrains luttèrent courageusement contre les Français, alliés aux Suédois.

Nous manœuvrions par une chaleur accablante, sous un ciel sans nuage ; la sécheresse était extrême. Bien des villages manquaient d'eau. Mais les habitants ravitaillaient les troupes généreusement. Ils nous attendaient porteurs d'arrosoirs et de seaux pleins de vin coupé d'eau ou de café léger, si bien que l'état sanitaire resta excellent malgré la carence de l'intendance qui fut au-dessous de tout.

Quant après la grande halte nous nous dirigeons vers nos cantonnements, nous nous croisons avec le convoi de ravitaillement en eau qui, au pas des chevaux fatigués, se dirigeait vers les terrains où avait eu lieu la grande halte. Là, l'eau était vidée dans les fossés de la route, et cela recommençait le lendemain

Les manœuvres étant terminées, nous nous dirigeâmes vers Mattaincourt, où nous devons prendre deux jours de repos, avant de regagner la caserne.

Nous avançons sur une route bordée à droite par une forêt de haute futaie. Heureux d'aller au repos nous chantions allègrement. Quelqu'un entonna le Rhin allemand,

Notre section était à l'arrière-garde ; j'étais en tête comme guide ; le lieutenant était en queue ; on attaquait un couplet :

« S'il est à vous, votre Rhin allemand
Lavez-y donc votre livrée... »

Brusquement, sans m'arrêter je me retournai à demi, levai le bras et criai :
« Silence ! »

Le chant s'arrêta net et nous passâmes.

Au débouché d'un chemin forestier, arrêté et droit sur son cheval, le colonel von Schwartzkoppen, attaché militaire à l'ambassade allemande à Paris qui suivait les manœuvres nous regardait défiler. Il ne broncha pas.

Le lieutenant était accouru : « Croyez-vous qu'il ait entendu ? me dit-il - Oui, à moins qu'il ne soit sourd.-- Et quand l'avez-vous aperçu ? -- Avant de le voir, j'ai aperçu au-dessus des buissons le casque à pointe en argent. Il est le seul officier étranger à porter le casque ; c'est de sa part une manière de provocation. »

Je dus répéter l'explication devant le capitaine, le chef de bataillon et le colonel. « Pourvu que cela ne crée pas un incident diplomatique » dit ce dernier. Puis s'adressant au capitaine : « Dorénavant, faites-leur chanter autre chose ».

Je crois qu'il n'y eut pas de note diplomatique à ce sujet, mais peut-être une observation discrète glissée à l'oreille d'un personnage gouvernemental. L'affaire était d'ailleurs trop minime pour être grossie suffisamment. Mais l'on ne chanta plus le « Rhin allemand », et ce chant cessa de figurer sur les carnets de chansons de route.

Et alors ?

Alors, il n'y eut rien de changé ; les Allemands restaient toujours aussi provoquants ; mais je ne veux parler que de ce que j'ai observé personnellement,

Avant la guerre de 1914, étant en service dans les Vosges, j'ai vu des groupes de touristes allemands s'installer à leur aise dans nos refuges de montagne et ricaner quand

des Français devaient s'y loger à l'étroit. Sur le territoire français, ils beuglaient des couplets de leur fameux WACHT am RHEIN.

Ils se conduisaient comme en pays conquis, sur des sentiers forestiers très étroits, je rencontrais souvent de pseudo touristes allemands ; plume de coq au chapeau, et carte d'état-major à la main.

Au lieu de se serrer pour permettre le croisement, ces insolents s'arrêtaient pile, ricanant, provocants. La rage au cœur, il fallait déboîter pour passer.

Quelques jeunes fonctionnaires avaient à haute voix traité de mal polis cette engeance. Ils furent rappelés au calme, tout incident devant être évité, les conséquences pouvant être graves.

Assurés de l'appui de leur chef et de leur gouvernement, ces faux touristes et pèlerins étaient prêts, au premier signal, à se muter en agents provocateurs, d'autant plus facilement que le pays était infesté d'Allemands camouflés, prêts à propager de fausses nouvelles, et à provoquer des désordres.

Le colonel von Schwartzkoppen devenu général et toujours attaché militaire à l'ambassade allemande fit, en 1914, une chute de cheval et se brisa une jambe.

On le soigna à Paris, puis malgré la guerre déclarée, on le renvoya dans sa patrie.

Ce geste chevaleresque ne fut pas compris des Allemands, qui ne rêvaient que pillages et dévastations.

Décidément, ces Germains sont trop différents de nous, le tout est de savoir si leur dernière défaite les assagira ?

Joseph VALENTIN